



La Savante et le Navigateur

Roman

Valérie SAINT-GENIS

Extrait...

Il pleut sur Paris. Depuis une semaine. Le ciel est toujours couvert. L'horizon n'existe plus. Elle se lève de plus en plus tard, délaissant sa thèse. Tous les ouvrages anciens sur lesquels elle est autorisée à travailler lui paraissent désormais de pâles copies de cette unique pièce de quelques centimètres carrés qu'elle désire tenir entre ses mains. Elle pense à une peau de chagrin. Elle craint que le palimpseste rapetisse nuit après nuit, que le simple fait de l'évoquer le fera disparaître progressivement, et que le jour où elle aura enfin le droit de le contempler, il se sera définitivement volatilisé.

Les nuits d'Adèle sont de plus en plus chaotiques. Elle a quitté Carthage pour un long voyage dans le temps et dans l'espace. Elle est maintenant dans la peau d'un jeune berger analphabète qui mène ses chèvres dans les plaines quasi désertiques entre Marrakech et Essaouira. Il marche chaque jour des kilomètres sous le soleil pour dégoter quelques brins d'herbe et nourrir ses bêtes faméliques. Il s'use les pieds. Il s'endort parfois d'épuisement au pied d'un arganier laissant ses chèvres dévorer les précieux fruits. Il a conscience qu'il n'est pire faute et qu'il risque d'être sévèrement puni s'il est pris sur le fait. Adèle sait que cette image des chèvres dans un arganier au bord de la route fera le tour du monde et que des millions de touristes s'arrêteront ou ralentiront pour photographier cette curiosité insolite. Mais ce que sait Adèle, l'enfant berbère ne le sait pas. Ce temps n'est pas encore venu.

Il s'éveille en sursaut lorsque la badine qui sert à accélérer le pas de l'âne s'abat sur son visage. Son père le châtie. La sentence ne se fait pas attendre. Dès le lendemain, il est condamné aux Enfers, il est donné aux tanneurs pour subir un rude apprentissage. Il chute dans la hiérarchie sociale. Il pleure de rage. Il est Amazigh, homme libre. Il ne peut être réduit à l'esclavage. Toutes les nuits, Adèle, dans l'âme et le corps de l'enfant, s'initie à la tannerie et à la sorcellerie. Elle est recluse dans l'univers très fermé des tanneurs à l'est des remparts. On lui apprend les gestes, les actions matérielles et les éléments invisibles, les génies qui accompagnent chaque manipulation.

Le berger déchu, devant cet amas de peaux sèches, pleure sur ses bêtes mortes et sur son emprisonnement. Il n'a pas encore assisté à toutes les opérations qui conduiront à la renaissance de la peau. L'épreuve du feu l'effraie. On va bientôt l'obliger à descendre pieds nus dans la fosse rectangulaire remplie d'eau et de chaux vive. Comment ne pas se brûler ? Comment triompher du génie malfaisant de la fosse ? On lui apprend ce sifflement particulier qui éloigne le mauvais génie mais il ne parvient pas à le maîtriser. Roulent encore dans sa bouche les pauvres sons du chevrier grâce auxquels il appelait ses bêtes.

Les anciens lui expliquent que ces premières fosses sont le nombril du monde, le ventre maternel. Ces mots ont peu de sens. Le monde n'est qu'une vaste plaine, plantée de quelques arganiers ou de quelques oliviers. Il n'a jamais vu la mer. Il a parfois deviné les montagnes floutées par les vapeurs de chaleur. Il a vu naître des animaux mais il ne sait rien des secrets de la naissance des humains. Ces choses ne se disent pas.

Les peaux ont bu à la source de la vie. Elles reposent au jardin, sur les bords de la cuve. Il faut les laver, couper les parties sexuelles et couper la queue comme on coupe le cordon ombilical. Il ne comprend rien et mesure l'étendue de son ignorance. Ses camarades déjà initiés désignent leur nombril en riant. Il en a assez appris pour aujourd'hui. Il obtient sa portion de kif comme les autres. Il s'assied à côté des plus jeunes qui ne doivent guère être plus âgés que lui. Il n'a pas l'habitude de communiquer. Alors il ferme les yeux et aspire la fine pipe qu'on lui a donnée avec sa ration de tabac et de chanvre.

Au berger sous l'emprise de la drogue apparaît une femme lumineuse, une déesse à la blonde chevelure. L'enfant berbère rêve d'Adèle. L'impossible absurdité de la situation réveille Adèle. Aussi profondément étrangère à elle-même soit-elle, il lui reste une once de bon sens. C'est elle qui rêve de l'enfant berbère et pas l'enfant berbère qui rêve d'elle. Dans la salle de bain, elle vérifie la présence d'une cicatrice sur son visage, la trace de la badine de son père. Nulle marque rougissante ne strie sa joue. Adèle essaie de ne pas se rendormir. Elle voudrait rester elle-même, ne plus être tous ces personnages. Mais il faudrait qu'elle sache qui elle est, qu'elle retrouve son passé.

Pour la première fois depuis cette étrange projection, elle se dit que Marrakech n'est qu'un pèlerinage de substitution. Un seul endroit l'appelle, l'attend mais elle est restée sourde à ses prières. Le nombril du monde n'est ni une fosse de tanneur remplie d'eau et de chaux, ni la gare de Perpignan, ni une maison bleue accrochée à la colline, mais un chalet en Savoie. Elle cherche des photographies du village, dénuées d'affects, sur un moteur de recherche de son ordinateur. Ces dernières n'éveillent aucun souvenir, Adèle a juste l'impression de choisir une destination de vacances. Elle s'apaise. Ses doigts s'engourdissent. L'image d'Épinal avec les fleurs, le clocher et la chaîne des Alpes en arrière-fond l'hypnotisent progressivement. Elle se rendort.

On crie son nom à ses oreilles : « Adèle ! Adèle ! ». On la secoue : « Adal ! Adal ! ». Il faut se remettre au travail. Ses jeunes coéquipiers veulent lui éviter des ennuis. Il n'a pas l'habitude de fumer. La drogue l'a rapidement fait sombrer. Il a dormi assis contre la muraille, à l'air libre. Les tanneurs les plus anciens, les plus vénérés ont déjà commencé à fouler les peaux. Ils sont proches de la transe, leur esprit s'est mêlé aux démons qui habitent le puits sacré. Les peaux s'assouplissent, elles deviennent obéissantes. Le spectacle de cette étape rappelle à Adal les danses rituelles de son peuple. Il commence, malgré la puanteur à laquelle il n'est pas encore accoutumé, à entrevoir une échappée spirituelle dans cet antre infernal.

Il n'a pas encore vu les fosses rondes pleines de fientes de pigeon et grouillant de vers dans lesquelles les peaux conquièrent leur âme végétative. Il ne peut s'empêcher de vomir. Personne ne lui en tient rigueur. Il semble qu'il s'agisse d'une étape incontournable avant qu'Adal trouve ce spectacle habituel et d'une banalité qui n'offusque pas ses sens et avant qu'il en décèle toute la dimension surnaturelle.

Il entend des expressions bizarres. Les peaux plongées dans un mélange d'eau et de son de blé paissent comme ses chèvres et ses moutons vivants. Il est bien curieux de parler de ces choses plates comme des êtres vivants et de croire qu'elles se nourrissent sans bouche et sans dents. Adal se demande si les tanneurs ne sont pas comme sa grand-mère pour qui toute réalité se rapporte à des démons et qui racontent des histoires extravagantes aux enfants trop jeunes pour garder les troupeaux.

Les plus âgés franchissent une porte, les apprentis restent de ce côté de la cour, ils ne peuvent pénétrer ce lieu sacré où les pignons de pin d'Alep, après un long voyage, sont broyés par une meule en pierre. Maintenant les peaux sont dotées des principes vitaux mâle et femelle, d'une âme paternelle et d'une âme maternelle. Adèle verrait une influence aristotélicienne dans ces mythologies barbares, nom donné par les Grecs à ce peuple et transformé en Berbères. Mais Adal ne sait pas lire, ne connaît

ni la Macédoine, ni la Grèce, n'imagine pas ce qu'a pu être la bibliothèque d'Alexandrie avant l'incendie qui détruisit une partie des manuscrits connus du monde hellénistique.

Adal n'en est qu'au début de son apprentissage. Que l'on puisse écrire sur les peaux de ses bêtes favorites dépasse son entendement. Avant la fin de la journée, il découvre l'épreuve finale. Après le feu, la terre et l'eau, les peaux s'ouvrent au ciel par l'action du couteau. Elles rejoignent l'univers céleste. Ensuite les peaux de chèvre sont teintées à l'aide de la poudre de grenade et lustrées à l'huile d'olive alors que les peaux de mouton restent blanches. Elles sont lancées sur les remparts pour sécher au soleil, début de leur ascension vers le ciel. Adal est pris de lassitude et d'étourdissement. La fatigue le submerge même s'il est subjugué par le jaune éclatant des peaux.

Adèle revoit soudain le sac que son père lui avait acheté dans les souks, sans oser marchander. Ce sac jaune, qu'il avait choisi parce qu'il s'harmonisait à la couleur de ses cheveux. L'idée qu'il faut qu'elle retrouve ce sac la réveille en sursaut. Un soleil safran traverse les persiennes. Elle le croit tout d'abord mais ce n'est qu'une persistance rétinienne. Elle voit encore avec les yeux d'Adal. Il pleut toujours sur Paris. À défaut du palimpseste d'Augustin, elle caresse le cuir du petit sac jaune qu'elle n'a pas mis longtemps à retrouver, ce petit sac jaune peut-être taillé dans une peau tannée dans ses rêves, tannée par Adal, son nouveau double.

Retrouvez « La Savante et le Navigateur » sur
<https://libre2lire.fr/livres/la-savante-et-le-navigateur/>

ISBN Papier : 978-2-38157-264-2
ISBN Numérique : 978-2-38157-265-9

152 pages – 15.00 €

Dépôt légal : Mars 2022
© Libre2Lire, 2022

